



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois	9 fr.
	pour six mois	18
	pour l'année	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *id.* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

On ne peut prévoir quelle action vont exercer sur nos mœurs nouvelles, les mœurs simples et bourgeoises du prince qui vient d'être appelé au trône. Il serait peut-être fâcheux que par imitation tout luxe fût proscrit parmi nous. On sait que le commerce en France se compose surtout de produits de luxe

qui sont les matières premières pour l'exploitation des objets d'un usage plus général. Cette réaction de simplicité contre la somptuosité de l'ancienne cour est certainement une des causes de popularité du nouveau roi, et la malveillance même ne saurait se récrier contre la facilité d'un pareil succès ; mais l'industrie de nos manufactures, la prospérité de tant d'articles dévoués à cette célébrité d'élégance si bien établie chez nous, font de la mode une nécessité nationale. Le roi voudra la maintenir, nous n'en doutons pas, et les princesses d'Orléans y donneront cette attrayante influence de la jeunesse, des grâces et d'une touchante aménité.

— Les ceintures en rubans sont un si joli accessoire pour les toilettes des jeunes personnes, qu'on peut les considérer comme une de ces modes qui passent, reviennent, mais existent toujours. Nous en avons vu, sorties dernièrement des magasins de M^{me} Gagelin *, exécutées avec une fraîcheur et une grâce charmantes. Elles sont d'un avantage parfait pour la tournure, en ce qu'elles évasent beaucoup la poitrine et retombent fort bas sur les manches où elles forment *jokeys*. Elles se composent d'un large ruban froncé en diminuant vers la ceinture et découpé en dents de loup entourées et ornées au milieu de jolies broderies en soie plate.

— Auprès des ceintures en gros grains, brodées ou à raies, on voit maintenant des ceintures à carreaux dans des nuances écossaises.

— Dans les dernières toilettes, et même pour rester chez soi, on entremêle encore des nœuds de rubans de gaze aux coques de cheveux. Dans ce genre, une jolie disposition de coiffure est une large natte formant couronne au-dessus du front. Une coque de ruban passe sous cette natte et tombe vers l'oreille, tandis que du côté opposé deux autres coques s'élèvent au-dessus de la natte. Les cheveux en bandeau sur le front sont très-bien avec cette coiffure.

— Pour remplacer les petits bonnets, quelques femmes font chiffonner sur leur tête des fichus en tulle brodé qui traversent les coques de cheveux, et dont les pointes retombent de chaque côté du cou.

* Rue Richelieu, à la Providence.

— Ce que nous avons remarqué de plus nouveau et de plus élégant dans les toilettes de cette saison, ce sont des canezouts en gros de Naples blanc, portés avec des jupons en organdi rose ou couleur soufre. Ils ont le dos plat, un collet carré rabattu, entouré d'une petite blonde; les manches étroites du bas et une ceinture très-haute. Avec ces canezouts, on porte autour du cou une petite cravate d'organdi pareil au jupon, festonnée et brodée en soie plate. Au bas des manches, un bracelet d'émail ou un ruban uni fermé par une attache d'or bruni.

LE JEUNE SOLDAT.

Une tournée dans le *Hygh-Lands*, voyage qui, pour les Cokneys de Londres, est aussi nécessaire que le voyage d'Ermenonville pour les Parisiens, m'avait conduit à Tamantoul, d'où je comptais partir avant la nuit, mais où un orage me força de m'arrêter. Quelle que fût l'horreur du spectacle, et malgré le péril réel que nous courions, ce qui a fixé dans ma mémoire le souvenir de cette nuit orageuse, c'est un événement tragique auquel la fête de Tamantoul servit de prélude, et dont toutes les scènes qui se sont passées devant moi sont encore présentes à mon esprit. Lewis Mackenzie, soldat de l'armée écossaise, le plus bel homme peut-être qui ait jamais foulé la bruyère de son pays, faisait partie de cette assemblée joyeuse et turbulente. C'était, m'a-t-on dit, un fort brave soldat; mais la renommée, qui lui attribuait plus d'une intrigue amoureuse, le rendait redoutable aux maris et aux mères. De Dumfries à Edimbourg, Lewis Mackenzie n'était connu que sous le nom de *Glibby-Gledgez*, sobriquet singulier qui, dans le patois d'Écosse, a une signification très-ironique et très-expressive.

Lewis valait apparemment beaucoup mieux que sa réputation. Une jeune fille des montagnes Mary Craddok lui avait inspiré un attachement ardent et sincère, dont les dernières circonstances de la vie du soldat prouvèrent toute la violence. Mary, que j'ai vue dans ce bal rustique, n'était pas régulièrement belle; il y avait de l'âme dans ses traits, de la grâce dans sa démarche, de la langueur dans son regard. Le capi-

taïne de Lewis l'aimait aussi ; mais Mary Craddock préférait Mackenzie , et la rivalité qui existait entre les militaires avait éclaté plusieurs fois avec une vivacité que la discipline et la régularité du service n'avaient pu étouffer. La jeune fille , qui demeurait à deux lieues de Tamantoul dans les montagnes , était venue au bal de cette ville avec sa grand'mère , espérant y trouver Lewis : en effet , elle avait dansé plusieurs fois le *Strathspeys* avec lui , quand le capitaine lui offrit d'être son partenaire pour la danse prochaine , et sur le refus de Mary , laissa échapper quelques paroles aussi injurieuses pour elle que pour son amant. Une querelle violente commença , et bientôt le capitaine , armé de son autorité militaire , ordonne au soldat de quitter la salle , et de garder les arrêts. Lewis se retire , la rage dans le cœur. Aussitôt après cette scène , Mary , toute en pleurs , et sa grand'mère effrayée , reprirent le chemin de leur habitation.

La tempête n'avait pas encore commencé quand elles quittèrent Tamantoul ; mais un quart d'heure après leur départ , les flocons de neige tourbillonnaient dans l'air ; bientôt toute l'atmosphère en fut assiégée et remplie. Qu'on s'imagine la situation de ces deux malheureuses femmes , surprises par ce torrent inévitable qui les écrasait et les étouffait , par cette invincible prison de glace , s'endormant sous ce froid manteau pour ne s'éveiller jamais , et incapables de lutter contre la mort qui les pressait de toutes parts , et qui les envahissait lentement. Le lendemain , ce fut un spectacle horrible et touchant , quand une partie de la neige fut fondue , et que l'on débaya les sentiers qui conduisent à Tamantoul , de voir la pauvre jeune fille enveloppée dans le *plaid* * de sa grand-mère , qui la pressait fortement sur son sein , et qui avait inutilement essayé de la garantir dans les larges draperies de son manteau. La jeune fille pâle , mais belle encore , étincelait de gelée sous les rayons du soleil , et sans autre indice de mort que son immobilité effrayante et cet état funeste. Vous eussiez dit une fleur de printemps dont une nuit froide a glacé la sève sans flétrir sa beauté.

On dit que la fureur de Lewis Makenzie , lorsque ce fatal

* Manteau barriolé.

ait
ait
la
qui
s,
é-
ois
on
y,
lle
et
ne
se
y,
e-
it-
t,
ite
la
ce
n-
au
la
ait
ou-
on
la
p-
ti-
on
de
ort
iez
eve

tal



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Chapeau de paille de riz. Robe de mousseline à fleurs Exotiques des Modes de Paris rue de Richelieu N^o 8.

événement parvint jusqu'à lui, approcha de la démence. Le capitaine était un meurtrier aux yeux du soldat, il avait, par son acte arbitraire et la querelle qu'il avait suscitée, causé la mort de Mary et de sa grand'mère, et privé Lewis de tout ce qu'il aimait dans le monde. Le brillant et gai Makenzie disparut. Ce ne fut plus qu'un homme sombre, absorbé dans le sentiment de sa douleur et par le désir de la vengeance. Un mois après je me trouvais à Edimbourg, quand les soldats se mutinèrent au sujet de leur paie, et personne ne fut étonné d'apprendre que Lewis était à la tête de la révolte, et que le capitaine O'Brien (c'était le nom de son rival), avait péri dans une émeute de la main même du soldat. Makenzie, accusé de meurtre sur la personne de son capitaine et de rébellion à main armée, fut jugé par un conseil de guerre et condamné à mort.

Le printemps était de retour, les *Links* d'Edimbourg se couvrirent d'un peuple nombreux dès le matin du jour où Lewis devait être exécuté. Trois régimens, la baïonnette au bout du fusil, sortirent de la ville et s'avancèrent en silence; bientôt on entendit le bruit sourd d'un grand tambour, dont la percussion, retentissant à de longs intervalles, était voilée et rendue plus lugubre par l'interposition du crêpe noir qui le couvrait. Un nègre africain, homme athlétique, à six pieds de haut, et le plus redoutable boxeur de son tems, frappait de toute sa force sur cet instrument funèbre. A voir la violence avec laquelle il assénait ses coups interrompus, le sourire de ses lèvres et l'éclat de ses yeux, dont le blanc étincelait sur l'ébène de son visage, vous eussiez dit qu'il allait à une fête et que la mort de l'homme blanc était un triomphe pour l'homme noir.

Lewis était généralement aimé: quand on le vit marcher comme le prescrit la loi militaire du pays, derrière son cercueil que portaient deux de ses camarades, et s'avancer d'un pas ferme et mesuré, l'œil fixé sur le gazon de cette terre natale qui allait bientôt disparaître à jamais sous ses pas, un frémissement universel, un murmure silencieux et qui semblait se communiquer par une sympathie électrique vint agiter cette multitude. *C'est lui! c'est lui! ce pauvre garçon! Poor fallow*, répétaient tout bas mille voix de femmes vieilles, jeunes, de tout âge, entourées de leurs *plaids*, la

tête couverte de leurs capuchons gris, quelques-unes portant leurs enfans et leur donnant le sein. C'était chose surprenante et remplie d'émotion que voir cette douleur générale, à propos d'un pauvre soldat; que ce ressentiment populaire si profond, mais étouffé par le respect des lois; que l'expression semblable de toutes ces figures des femmes écossaises, pâles, graves, caractérisées, et qu'un beau soleil levant éclairait. Un signe de la main du commandant changea la forme des trois régimens, le tambour cessa de battre; un drapeau s'abassa lentement, les troupes se rangèrent sur trois lignes égales, formant un carré dont on aurait supprimé un côté. Le cercueil fut apporté et placé au centre. Lewis Mackenzie s'agenouilla sur le cercueil.

La vie et la jeunesse brillaient sur son visage, et quand le malheureux jeune homme eut défait son habit, vous auriez cru qu'il s'agissait pour lui non de mourir sous les balles de ses camarades, mais de prendre part à quelque jeu rustique et de déployer sans entraves la mâle vigueur dont l'avait doué la nature. On entendit quelques gémissemens sortir de la foule émue : les femmes pleurèrent. C'était pour elles que *Glibby Gleidhez*, s'exposant aux rigueurs de la discipline, s'était laissé cent fois glisser, au moyen d'une corde, du haut de la citadelle sur les rochers qui la soutiennent, à travers tous les dangers, au lieu du rendez-vous. C'était pour venger la mort affreuse de celle qu'il avait aimée qu'il subissait, dans toute son horreur, le châtement inexorable de la justice militaire. Il fallait voir toutes ces têtes et ces regards fixes, et la stupeur peinte sur tous les traits. Bientôt le triple rang des soldats forcés de devenir bourreaux, se resserra et se rapprocha. Lewis se leva, attacha le bandeau sur ses yeux de sa propre main, s'agenouilla de nouveau sur son cercueil, joignit les mains, pria. Six balles percèrent son cœur. Alors quel cri profond, douloureux, lamentable, impossible à exprimer, retentit au loin, comme si cette foule n'avait eu qu'une âme, et n'avait poussé qu'un gémissement ! vous eussiez dit que chacun des assistans perdait un frère, tant ce peuple pieux, sévère et rustique a conservé un profond et populaire sentiment de nationalité; tant il s'associait intimement au supplice du jeune soldat. Je vis son vieux père, invalide aux cheveux blancs, au front hâlé, sortir de la foule et aller embrasser

son fils mort et sanglant. Je vis la multitude s'écouler lente et muette.

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS.— *André le Chansonnier*, drame en deux actes, par MM. Fontan et Charles Desnoyers.

Cet ouvrage, on se le rappelle, avait été défendu par la censure. Il serait difficile de donner les motifs de cette proscription, car il respire la modération. On y recommande, on y met en action, ce qui vaut mieux, le principe du pardon des injures.

Quelques situations, plusieurs morceaux de chant ont été vivement applaudis; ce refrain, entre autres, qui termine heureusement les deux actes :

France, à ton courage,
L'honneur le prescrit :
Guerre à qui t'outrage,
Paix au proscrit.

Au premier acte, ce couplet adressé par André à un indigne représentant du peuple, a produit beaucoup d'effet. On pouvait en faire l'application à plus d'un intrigant du jour.

Ennemi de toutes nos gloires,
Artisan de tous nos malheurs,
Tu n'as jamais pris part à nos victoires...
Oses-tu bien porter les trois couleurs?
Cette cocarde et si noble et si belle,
Que pour de l'or aux pieds tu foulerais,
Sans le respect que je garde pour elle,
Je te l'arracherais.

On n'a pas entendu non plus sans émotion cette romance pleine d'ame, composée par M. Fontan, lorsqu'il s'était réfugié à Bruxelles, et que l'on avait publiée dans quelques journaux...

Ils m'ont dit : l'on t'exile
De ton pays vendu.
Nous t'offrons un asyle;
Mais moi, j'ai répondu :
Oh ! non, par préférence,
Autant que par devoir,
J'ai mes amis en France,
Et je veux les revoir.

Un vieillard et sa femme,
 Dans leurs bras m'étouffant,
 M'ont dit du fond de l'âme :
 Reste, sois notre enfant !
 Oh ! non, etc.

Après un succès, qui n'a été troublé qu'au dénouement et encore très-légèrement, on a demandé les auteurs qui ont été nommés par M. Bouffé, auquel le rôle d'André fait honneur. On voulait voir M. Fontan, mais il a refusé l'ovation qu'on lui préparait.

oooooooooooo

— AVIS TRÈS-ESSENTIEL. On s'est permis de faire annoncer dans les journaux, que la véritable Poudre de Naquet ne se trouvait qu'à mon ci-devant magasin du Palais-Royal, je m'empresse, dans l'intérêt du public, de démentir cette *assertion astucieuse*, me réservant tous droits et actions devant les tribunaux. Je n'ai plus rien de commun avec cette maison, qu'un individu a achetée de mes successeurs, et qui, voulant profiter de la vogue, justement méritée, de ma Poudre NAQUET DENTIFRICE BALSAMIQUE (pour blanchir les dents et embellir la bouche), ose faire paraître sous ce nom l'ancienne Poudre de Ceylan ; je prévient donc le public que la véritable POUDRE NAQUET se trouve à mon entrepôt général, *boulevard Bonne-Nouvelle, N° 4, au 1^{er}, près le théâtre du Gymnase*, que l'on y délivre *gratis* des échantillons de ce précieux Dentifrice, et que toute autre Poudre pour le même usage, qui porterait ce nom sans cette adresse : *boulevard Bonne-Nouvelle, N° 4, au 1^{er}, près le Gymnase*, serait une contrefaçon dont on ne saurait trop se défier. Un dépôt est établi au Palais-Royal, galerie d'Orléans, N° 25, magasin de lingerie.

AVIS AUX DAMES. — M. CAUVY, docteur, membre de plusieurs académies françaises et étrangères, médecin-accoucheur, avantageusement connu par les brillans succès qu'il a obtenus dans les accouchemens laborieux et contre nature, tant en France qu'à l'étranger, ainsi que les journaux de médecine en font foi, a l'honneur de prévenir le public que, cédant aux sollicitations réitérées de ses clientes, il vient de créer une nouvelle MAISON D'ACCOUCHEMENS dans un genre tout particulier, située à dix minutes d'une barrière de Paris, et uniquement destinée aux dames enceintes.

L'exposition en est très-agréable, les appartemens en sont bien disposés ; on y jouira de la promenade dans de vastes jardins fruitiers et potagers.

On trouvera dans cet établissement les soins les plus empressés, et tous ceux d'utilité et d'agrément.

Pour avoir de plus amples détails, s'adresser, d'une heure à deux, chez M. le docteur CAUVY, *rue du Faubourg-Montmartre, n° 23*.

Le docteur CAUVY, ayant été attaché à un bureau de nourrices, se charge d'en trouver d'un bon choix.

—
A ce Numéro est jointe la planche 742.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.